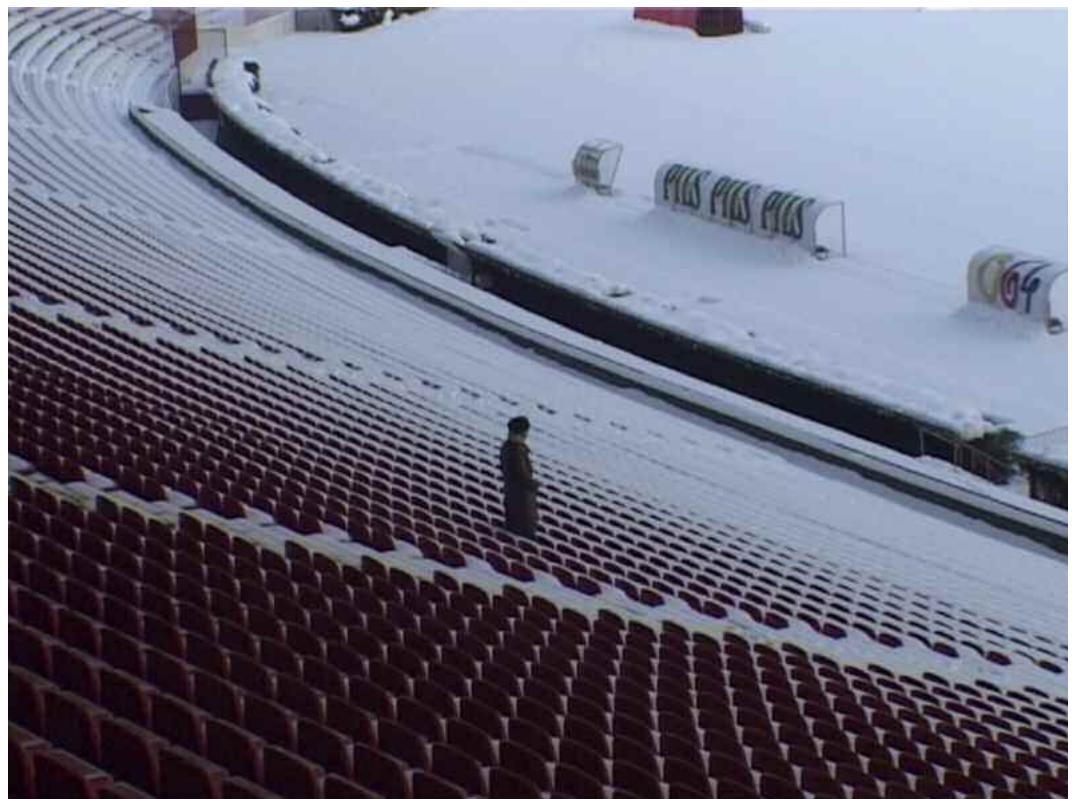


Étoile Rouge

2006

Coréalisé avec Raphaël Grisey
Vidéo 4/3, couleur, son, 11 min





Après les événements de 1991, je me suis porté volontaire pour aller à la guerre. Je considérais que si j'y allais moi-même, un autre de Belgrade n'irait pas, comme un père, un frère ou un proche. « Je viens de là-bas, c'est mon histoire. Ce n'est pas la leur, ici. » C'était une justification convenable et humaine pour tuer. Cette logique t'amène à être manipulé. On entendait souvent: « On est menacé, on va nous tuer, on doit se défendre, c'est à nous. Je vais au front pour défendre mon honneur, ma femme, mes enfants, la tombe de mes ancêtres, si j'y vais, un autre n'ira pas. » Évidemment, en partant au front, je n'ai sauvé personne, celui que je voulais remplacer a certainement fini comme moi. C'est une folie. J'ai pensé que si je n'y allais pas, un autre ne partirait pas non plus, et que tacitement personne ne serait parti. Ce stade, l'Étoile rouge, est pour ainsi dire connecté à ma ville natale, Pakrac, en Croatie.

À Pakrac, il y avait de nombreux supporters de l'Étoile rouge appelés Les Vaillants, en 1990-1991. Et ce n'est pas le fruit d'un hasard. Quand le nationalisme est monté aussi bien du côté serbe que du côté croate, le stade et ses Vaillants ont pris une certaine importance. Les prémisses de la guerre ont débuté à Pakrac. À cette époque, l'Étoile rouge était sur le chemin pour devenir « Championne d'Europe ». À cet endroit, dans ce stade précisément, on pouvait compter jusqu'à 100 000 personnes. Nombreux de ces supporters, surtout ceux de la fameuse tribune nord, ne verront plus jamais de matchs de foot. À moins que l'au-delà existe, et que là-bas, il y ait du foot. À cette époque, c'était vraiment « in ». Pour nous, jeunes Serbes, de rencontrer, ici même, des nationalistes. Ce terrain d'affrontement, là, a été remplacé par un autre terrain de jeu, beaucoup plus sanglant. Cette couleur blanche, cette couleur rouge, sont étroitement liées à ces deux terrains; celui où l'on tue, celui où l'on joue. Ces couleurs ne me rappellent plus l'Étoile rouge, mais le sang, la souffrance, la peine, le calvaire et la peur. Un jour d'un 2 mars, vers 5, 6 heures du matin, des coups de feu me réveillent. Nos pères, nos oncles possédaient déjà des armes, des pistolets, des fusils, etc. Ils patrouillaient dans les rues, ils avaient peur

pour nos vies, pensant qu'on allait venir nous tuer, nous égorger. À cette époque, la Police spéciale croate existait déjà, la Garde nationale, appelée aussi MUP. Elle est arrivée massivement dans les quartiers habités par les Serbes. Ce matin-là, il y a eu des combats, il y a eu beaucoup de morts. La JNA est arrivée, on pouvait voir ça à la télévision. C'était le 2 mars. La véritable guerre a commencé en août. Personne ne savait ce qui allait arriver. J'étais en ville à cette époque, et je me souviens des tensions, des mauvais traitements et des meurtres, je me souviens des unités paramilitaires serbes et de la Force territoriale, sous les ordres de l'Armée fédérale qui ont attaqué la ville. Ils ont attaqué Pakrac, depuis les collines environnantes et tout a démarré. En décembre, je me suis réfugié en Serbie, à Belgrade, et j'ai eu l'occasion à nouveau de voir ce stade. Mon frère venait voir des matchs. L'Étoile rouge joua contre Milan, il y avait ce fameux brouillard, les gars sont repartis tristes, parce qu'ils ne pouvaient pas rester un jour de plus voir la fin du match. L'Étoile rouge avait fait un très bon score. Mon frère racontait qu'ils sautaient de joie, qu'ils étaient bien accueillis, Arkan leur donnait des sandwichs, des jus, de la bière. Ils étaient bien accueillis qu'ils viennent de Pakrac ou de Knin. En ce temps-là, il était plus intéressant d'être un Vaillant de Pakrac qu'un Vaillant de Belgrade. Ce n'était pas un hasard, il y avait un lien. Maintenant, quand je regarde ce stade, si on le remplissait de jeunes garçons morts, pour la croix sacrée et la liberté dorée, ceux-là mêmes qui étaient debout dans la tribune nord, je me demande, quelle place ils prendraient, sur le terrain de jeu. C'est certain, le lien est grand. Entre ce stade et ce qui s'est passé, sur les territoires de l'ex-Yougoslavie.

After the events of 1991, I volunteered to go to war. I reckoned that if I myself went, someone from Belgrade wouldn't, like a father, a brother, or a close friend. "I come from over there, it's my story, it's not theirs, here." It was a convenient and human justification for killing. Such logic means you will be manipulated. One often heard: "We're under threat, they're going to kill us, we must defend ourselves, it's up to us. I'm going to the front to defend my honour, my wife, my children, the grave of my ancestors, if I go, others won't". Obviously, by going to the front, I didn't save anybody. The person I wanted to replace definitely ended up like me. It's madness. I thought that if I didn't go, others wouldn't go either and that, tacitly, nobody would go. This stadium, The Red Star, is, as it were, connected to the city I was born in, Pakrac, in Croatia. In Pakrac, many people supported The Red Star, they were called The Valiant Ones, in 1990 and 1991. And it's no coincidence. When nationalism surged among the Serbs as well as on the Croatian side, the stadium and its Valiant Ones became quite significant. The reasons for the war began in Pakrac. At that time, The Red Star was set to become "European Champion". In it, in that stadium to be precise, you could count up to 100,000 people. Many of those supporters, especially those in the famous north stand, will never see any football matches again. Unless the hereafter exists, and they play football there. At that time it was really "in" for us, young Serbs, to meet nationalists, right here. That place of confrontation has been replaced by another sports ground, much more bloody. This white colour, this red colour, are closely linked to these two grounds; one where people kill, one where people play. These colours no longer remind me of The Red Star, but of blood, suffering, pain, ordeal and fear. One day, a 2nd of March, at about five or six in the morning, shots woke me up. Our fathers and uncles already had weapons, pistols, rifles, and so on... They patrolled the streets, they feared for our lives, thinking that people were going to come and kill us, and cut our throats. In those days the special Croatian police force already existed, the National Guard, also known as the MUP. They arrived in huge numbers in the neighbourhoods lived in by

Serbs. On that particular morning, there was fighting, many people died. The JNA arrived, you could watch it on TV. It was March the 2nd. The real war started in August. Nobody knew what would happen. I was in the city at the time, and I remember tensions, rough treatment and murders. I remember Serb para-military units and the territorial forces, under the orders of the federal army, who attacked the city. They attacked Pakrac, from the hills roundabout, and it all started. In December, I took refuge in Serbia, in Belgrade, and I had a chance to see that stadium again. My brother came to watch matches. The Red Star played Milan, there was that famous fog, the guys left feeling sad, because they couldn't stay another day to see the end of the match. The Red Star clocked up a very good score. My brother told how they jumped for joy, how they were warmly welcomed, Arkan gave them sandwiches, juice to drink, and beer. They were warmly welcomed whether they came from Pakrac or Knin. In those days it was more interesting to be a Valiant One from Pakrac than a Valiant One from Belgrade. It wasn't a coincidence, there was a link. Now, when I look at this stadium, if you filled it with dead boys, who died for the sacred cross and golden liberty, those same ones who were in the north stand, I wonder what place they would take at the football ground. There's no doubt, the link is a strong one, between this stadium and what took place, in those parts of former Yugoslavia.

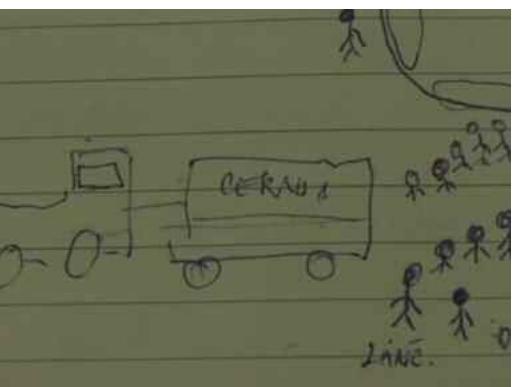
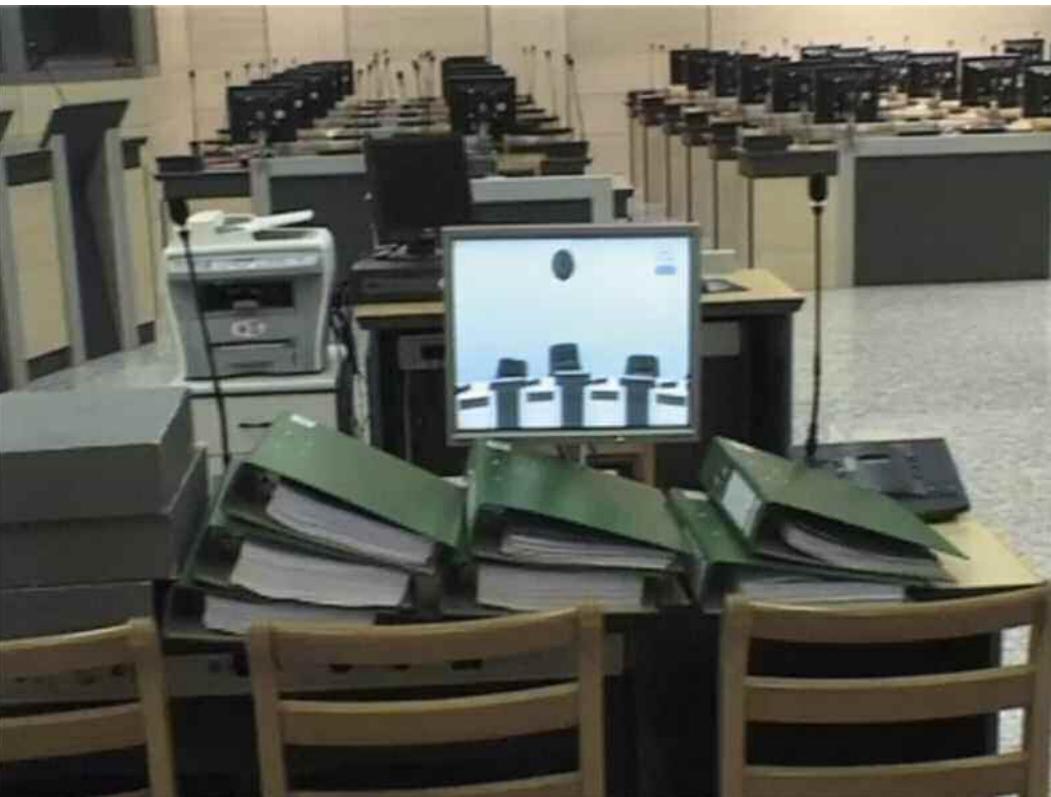


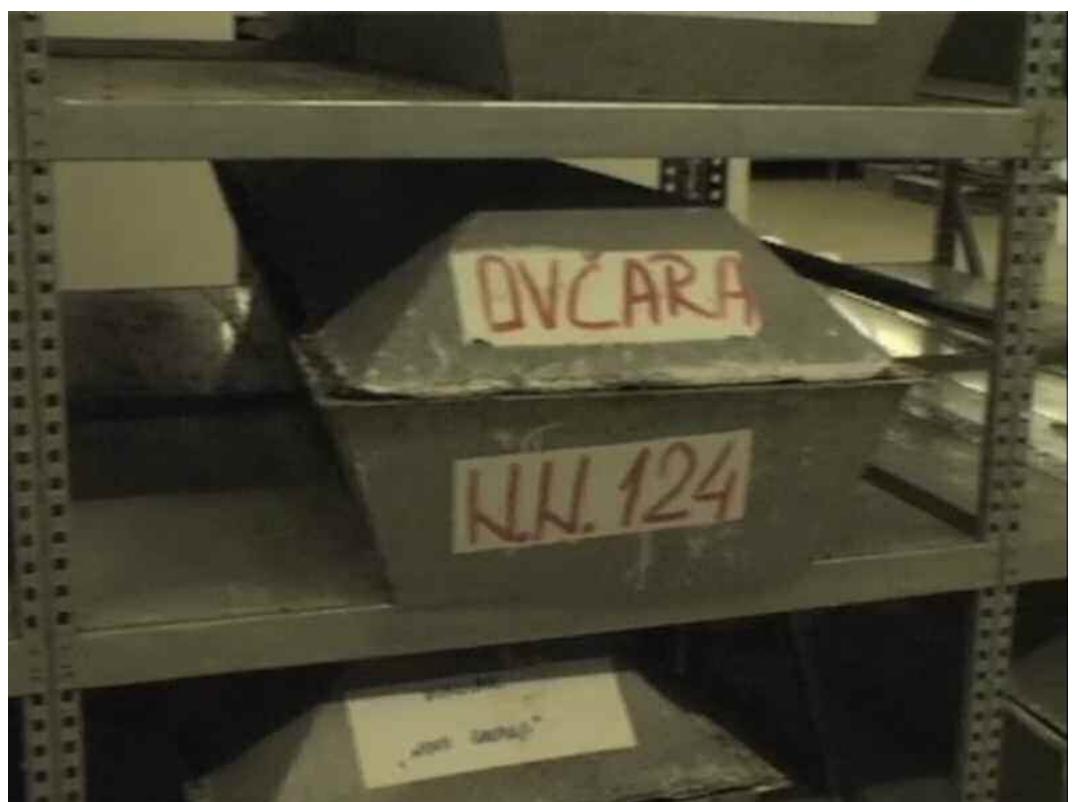
Prvi deo
2006

Coréalisé avec Raphaël Grisey
Vidéo 4/3, couleur, son, 85 min











00:06:38 > 00:10:13

— D'après ce que j'ai pu entendre, ils ne contestent pas leurs délits, mais ils veulent impliquer l'armée. Afin que l'armée soit autant responsable qu'eux.

— Encore plus responsable.

— Oui, elle avait plus de pouvoir qu'eux.

— Ils veulent rejeter la faute sur l'armée.

— L'armée est coupable, elle aussi.

— L'armée aurait pu arrêter ça. Elle n'a pas voulu, ou elle n'aurait pas osé à cause des supérieurs, selon les bruits qui courrent. Quand vous regardez cette armée qui était la deuxième force du monde, qu'elle n'ait pu arrêter les quelque 300 – combien étaient-ils ? – pour éviter ce massacre, ça je ne peux pas le croire. Nous accusons l'armée, et la Force territoriale. C'est un crime bien réfléchi. Quand ils sont entrés dans l'hôpital, ils savaient déjà ce qu'ils allaient faire avec les blessés. C'était tout simplement leur façon de se venger. D'après ce qu'on dit, ils sont arrivés furieux. Ils se défoulaient sur ces gens impuissants.

— Savez-vous comment je sais qu'ils savaient exactement ce qui allait se passer ? Le 18 novembre, deux jours avant la chute de Vukovar, ils nous ont tous rassemblés à côté du marché en bois, séparant les hommes des femmes. Le neveu de Braco, mon petit ami, en uniforme de l'Armée fédérale yougoslave, s'approche de moi et me demande : « Dis-moi, où est Braco ? » Je lui réponds : « Il est à l'hôpital. » Il m'a regardé et m'a dit : « Putain de merde, pourquoi il y a été ! » La dernière fois, quand vous êtes venue, vous étiez secouée, vous aviez dit que vous ne viendriez plus. Et vous êtes là.

— Que faire d'autre ? À chaque fois on pense qu'on va savoir. C'est toujours de l'hôpital et d'Ovčara qu'il est question. Alors nous sommes là. Je n'ai pas ailleurs où chercher. Il n'y a pas d'autre lieu. Je sais qu'il a été blessé et hospitalisé, et je sais qu'il a été sorti de l'hôpital. Il existe des témoins. À 9 heures le 20 novembre. Et maintenant ? C'était le matin. On les a sortis de l'hôpital. Après on les a peut-être emmenés dans le hangar ? Peut-être là-haut, à Velepromet ? Qui sait où et quand ?

— Je pense qu'il faisait tout méthodiquement. Chez nous, à Lovas, ils ont creusé la fosse commune à la pelleteuse. Une fois fini, ils ont tué le conducteur pour ne pas laisser de témoin. Ensuite la pelleteuse a été manipulée par une autre. Il a été emmené le 14 novembre, on ne l'a jamais revu. Tous les témoins ont été supprimés. Maintenant, le tribunal cherche des témoins. J'ai entendu dire tout ça, mais je ne l'ai pas vu, les témoins ont été tués.

00:22:22 > 00:23:22

— La rue Verte est parallèle à celle-ci.

— Elle a été rebaptisée, mais il paraît qu'on l'appelle encore comme ça.

— « Tokyo 1991. » Je pense que des Serbes vont sûrement dans ce café.

— C'est comme ça qu'ils disaient, « de la Serbie jusqu'à Tokyo » ?

00:30:55 > 00:34:45

— Douze cercueils n'ont pas été identifiés.

— Eux ils savent. Mais la famille ne l'a pas confirmé.

— Nous en avons trouvé 200 dans la fosse commune. Ce témoin de Belgrade a dit que 30 personnes avaient été tuées dès l'arrivée à Ovčara. Il y a quelques années, nous avons retrouvé 4 corps, mais à proximité de la fosse commune à Ovčara. Ce qui donne 234. On peut donc dire qu'il manque encore 30 personnes. Les Serbes font ce jugement justement en Serbie et quand même ce crime a été commis par l'Armée serbe. Je le répète, il n'y a qu'un segment, il n'y a qu'un événement et qu'un segment de cet événement. Ce n'est pas un procès englobant le crime entier.

— Comme nous participons, nous assistons à ce jugement, nous ne pouvons pas nous empêcher d'avoir l'impression que ce jugement sert uniquement à retirer la responsabilité à l'armée yougoslave et rendre coupable justement les territoriaux ou les milices. Nous avons aussi fait remarquer autre chose. L'absence de principes, enfin le fait d'insister sur certains principes dans l'acte d'accusation. Parce que... dans l'acte d'accusation, on dit... on évoque le conflit ethnique et on ne parle pas d'une guerre d'agression.

00:59:05 > 01:00:32 (retranscription d'un extrait de journal télévisé)

Après la libération de Vukovar hier, la plupart des prisonniers sont des Oustachis. Nous avons filmé tôt le matin la preuve de l'arrestation des catholiques fascistes zengi de Mukovac au centre Sava derrière la ligne de front. La nuit dernière, là où se trouvait notre équipe de tournage, on a amené plus de 3000 prisonniers Oustachis. Beaucoup d'entre eux ont été pris par l'Armée fédérale yougoslave, les territoriaux et les volontaires. Ils avaient réussi à enlever leurs uniformes et leurs signes distinctifs. Cependant, de petits détails les ont trahis, nous révélant leur identité. Ils avaient presque tous les mêmes vêtements, des bottes militaires de fabrication étrangère. Leurs effets personnels étaient dans des sacs de voyage identiques. Ils arrivaient de Vukovar, sans uniforme, ni armes. Ils n'avaient pas l'air si méchant et ils ont facilement été gardés par quelques sentinelles. Les preuves contre les criminels ont été fournies dans le courant de la journée. Une analyse définitive et technique à l'aide de gant à la paraffine a prouvé qu'ils avaient utilisé des armes à feu dans les dernières 24 heures. Sur les mains de tous les prisonniers Oustachis ont été trouvées des traces de poudre et du sang qui n'appartenait pas à leur groupe.

01:00:35 > 01:00:59

— Maintenant on a traversé les villes. Quand l'Armée fédérale yougoslave est arrivée ici avec un tank, c'était l'apogée de leur victoire. Le château d'eau a été conquis ou a été libéré comme on disait. Toutes ces maisons ont été rasées de la surface. Les gens ne savaient plus où était la parcelle de leur maison. Tout a été rasé au bulldozer jusqu'aux fondations.

00:06:38 > 00:10:13

— From what I heard, they do not deny their crimes, but they say the army was in on it. So the army would be as responsible as they are.

— Even more.

— It had more power than they had.

— They are blaming the army.

— The army is guilty too though.

— It could have stopped it. It didn't want to, or didn't dare for fear of the hierarchy, according to the rumour. Consider this army, which was the second most powerful in the world. That it could not stop some 300 militia men – How many were they? – to avoid this slaughter is unthinkable to me. We accuse the army and the Territorial Force. This Crime was well planned. When they came into the hospital, they knew what they were going to do with the wounded. It was their way to take revenge. From what I heard, they were enraged. They took it out on these powerless people.

— Do you know how I know that they knew exactly what was about to happen? On 18 November, two days about the fall of Vukovar, they gathered us near the wood market, separating the men from the women. Braco's nephew, my boyfriend, in the Federal Army's uniform, came to me and asked: "Tell me where Braco is?" I said: "He's in the hospital." He looked at me and said: "Fuck, why did he got there!" Last time you came, you were shaken, you said you wouldn't come anymore. And there you are.

— What to do? You keep thinking this time you will know. It is always about the hospital and Ovčara. So here we are. I have nowhere else to look. There is nowhere else. I know he was wounded and taken to hospital. I know he was taken out of the hospital. There are witnesses. At 9am on 20 November. What now? It was in the morning. They were taken out of the hospital. Then maybe into the warehouse? Maybe up there in Velepromet? Who knows where and when?

— They did everything with method. At home, in Lovas, they dug the mass grave with a mechanical shovel. Then they killed the driver, so there would be no witness. Then someone else drove the shovel. He was taken away on 14 November, never to be seen again. All the witnesses were killed. Now the court is looking for witnesses. I heard about all this but I didn't see any of it. There is no witness left.

00:22:22 > 00:23:22

— Green Street is parallel to this one.

— It has been renamed but apparently people still use the old name.

— «Tokyo 1991.» I guess Serbs hang out in this cafe.

— Didn't they use to say: "from Serbia to Tokyo"?

00:30:55 > 00:34:45

— There are still 12 coffins, 12 unidentified bodies in Ovčara.

— They know, but the family hasn't confirmed it.

— We found 200 in the mass grave. The witness in Belgrade said 30 people were killed as soon as they got to Ovčara. A few years ago, we found four bodies near the mass grave in Ovčara. Which amounts to 234. So 30 people are still missing. The Serbs are holding the trial in Serbia although the crime was committed by the Serb army. This is one event, even only a part of this event. The trial does not deal with the whole crime.

— Since we attend the trial, we cannot help feeling that it is mainly geared towards giving a better image... I mean letting the Yugoslav army off the hook and blaming the Territorial Forces, the militia. We brought another thing to attention: the way the indictment has been written. The indictment mentions an ethnic conflict not an aggression war.

00:59:05 > 01:00:32 (retranscription of a television excerpt)

After Vukovar's liberation yesterday, most of the prisoners are Oustachis. Early this morning, we shot proof of the arrest, of Mukovac's zengi catholic fascists in Sava behind the front line. Last night, our shooting team was right there, where 3,000 Oustachi prisoners were taken. A lot of them had been taken by the Yugoslav federal army, the Territorial Forces and the volunteers. They had taken off their uniforms and distinctive signs. But small details betrayed them, revealing their identity. Almost all of them wore the same clothes and foreign military boots. Their personal things were in identical travel bags. They had come from Vukovar with no uniform and no arms. They didn't look so mean and were easily guarded by a few sentries. Proof against the criminals came out during the course of the day. A final and technical analysis conducted with was gloves proved that they had used fire arms within the last 24 hours. The hands of all Oustachi prisoners showed traces of gun powder and of blood which wasn't their own.

01:00:35 > 01:00:59

— We have driven across the town. When the Yugoslav Federal Army got here with a tank, it was the height of their victory. The water tower had been conquered, or liberated as they said. All these houses were razed to the ground. Everything was razed with a bulldozer down to the foundations.